MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : https://creativecommons.org/

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : DONNER

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+. Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue…

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc…).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureu.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.

arcadie

revue littéraire
et scientifique

139-140

douzième année

juillet-août 1965

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française ..	**38 F**	**19 F**
Etranger	**50 F**	**25 F**

Abonnement de soutien : 1 an : 45 F — Etranger : 60 F

Abonnement d'Honneur : **100 F**

Le numéro : **3,50 F**

« Arcadie » est toujours expédiée sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

19, rue Béranger, Paris-3e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.
0,50 *F pour tout changement d'adresse*

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.
C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.
Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.
Forbundet av 1948. Postboxs 1305. Oslo. Norvège.
Riksforbundet for sexuellt likaberattigande
Box 850. Stockholm. I. Suède.
Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.
One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)
Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)
C.C.L., 29, rue Jules-Van-Praet, Bruxelles
Renseignements à « Arcadie »

« Copyright « Arcadie 1965 »

— Le Directeur A. Baudry - Imp. Nouvelle - ILLIERS
Dépôt légal 1965. N° 395 — Imprimé en France

A R C A D I E

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DOUZIÈME ANNÉE JUILLET-AOUT 1965

SOMMAIRE

L'homophile peut-il être heureux?
par ANDRÉ BAUDRY 315

Peut-on « guérir » l'homosexualité?
par JACQUES VALLI 320

A propos du « plus grave danger »,
par MARCEL MARTIN 331

Le dompteur, par ROBERT DOL 338

Le combat d'*Arcadie* 343

Notes de lectures, par HUBERT PAULIN 346

International Journal of Greek Love 354

Fausse monnaie, poème de GÉRARD MÉZIÈRES 314

LIVRES :

Nouvelles histoires curieuses, de Maurice GARÇON 356

Le Baphomet, de Pierre KLOSSOWSKI 358

CINÉMA :

Lilith, de Robert ROSSEN 359

FAUSSE MONNAIE

Pourquoi, comme un reflet dans l'eau,
Toujours aimer ce qui est faux?
Clairs de lune truqués, baisers faux?
Miroirs déformants
Devant lesquels nous sommes nus?
Faux, usage de faux,
Faux semblants, Fausse monnaie
Fausse note
Dans l'adagio du deuxième mouvement...
Faux départ dans cette valse à trois temps
Qu'est la Vie...
Faux pas sur le tapis du salon
Où nous attendent de faux sourires...
Fausse jeune fille...
Amour truqué,
Faux jeton, Judas qui nous sourit
Et demain, nous trahira!
Fausse jeune fille
Avec son visage de morte...
Et la Valse Triste de Sibélius
Avec de fausses notes.
Et ce soir, des garçons enivrés
Qui joueront au jeu d'infamie
Sur le tapis de la salle de bains,
Après avoir abusé des jeux de mains...
Epuisés — ils donneront
De faux baisers, à leurs visages renversés
Qu'ils aperçoivent dans le miroir...
Fausse Mort — Ils se réveilleront
Mauvais Anges
Du Jugement Dernier
Pour aller vers quelle Vie.
Vraie ou fausse?
Faux, faux, faux...

GÉRARD MEZIERES.

L'HOMOPHILE PEUT-IL ÊTRE HEUREUX ?

par ANDRÉ BAUDRY.

Tout homme cherche le bonheur, veut l'appréhender, le conserver, et selon sa philosophie l'améliorer, le parfaire.

L'homophile — homme parmi les autres hommes — ne saurait donc échapper à cette exigence qui fait son tourment, puis sa joie.

Bien sûr, il y a le bonheur, les bonheurs, des bonheurs...

Et les écoles philosophiques ou les doctrines théologiques ou les appétits de chacun font que le bonheur hic et nunc est fort varié.

Il n'est donc point dans mes intentions de dire ici ce qu'est le bonheur, le plus beau, le plus enivrant, le plus durable...

Je ne ferai pas l'unanimité.

Disons simplement que pour la plupart c'est cependant la joie de vivre, la plénitude de ces moyens : intellectuels, sensibles, physiques..., l'harmonie de toutes choses avec soi-même et avec les autres..., c'est un goût dans la bouche et dans le sang et dans le cœur.., c'est la paix...

Ayant si peu dit, je sais déjà de nombreux Arcadiens qui pensent : « Eh bien, précisément, si c'est ça le bonheur, l'homophile ne peut pas le connaître. »

Et si le titre de cet article est une interrogation, c'est parce que je sais que les conditions à remplir sont nombreuses et difficiles à réaliser, que bon nombre d'homophiles ne savent pas vouloir vraiment le bonheur, et par suite le résultat est bien incertain.

Je voudrais d'abord persuader les homophiles qu'ils peuvent connaître le bonheur. Il ne faut pas qu'ils se répètent inlassablement que c'est impossible. Les innombrables échecs, désastres, destructions autour d'eux, parmi leurs

amis homophiles, ne doivent pas les convaincre que toute recherche est vaine, toute lutte inutile.

En gros, disons que ceux qui échouent parmi nous ne sonts pas plus nombreux que ceux qui échouent parmi les hétérosexuels. Et pour des raisons souvent bien voisines. C'est normal : puisque nous sommes bien à côté d'eux, même nature humaine.

Oui, je sais, je ne veux pas le nier, nous avons des obstacles sur notre route, je le disais il y a peu en cette revue, en réfléchissant sur nos craintes et nos peurs. Le tabou qui joue contre nous. La famille, la religion, l'entourage, avec lesquels il faut ruser, ne facilitent pas l'épanouissement de l'homophile. C'est vrai. Difficultés. Mais on sait aussi que l'homophile a souvent des qualités — créées par ces difficultés mêmes — qui lui permettent de mieux comprendre, de se surélever, d'atteindre un certain stoïcisme.

L'homophile peut-il être heureux? Je réponds : oui. Sans hésitation. Après tout ce que j'ai vu, lu, entendu, depuis plus de quatorze ans. Malgré ce que je sais, les confidences entendues, les drames dont j'ai été le témoin.

L'homophile — comme n'importe qui — peut être heureux..., peut connaître la paix et la joie en lui-même, avec lui-même, avec les autres, avec *l'un des siens*, choisi pour être l'*unique*, avec la nature, avec Dieu...

Mais l'avertissement que je lui donne immédiatement est celui-ci : *sachez hiérarchiser.*

Aux homophiles si nombreux, trop nombreux, qui ne cherchent que le corps et rien que le corps, qui en veulent un aujourd'hui et un autre demain, et pour tous les jours de sa vie, de sa vie de jeune homme, d'homme mûr et même de vieillard; aux homophiles qui ne savent frémir, vibrer, se recueillir que devant un corps, un visage, et rien que devant un corps et devant un visage; aux homophiles qui ne rêvent que d'étreintes physiques, de frissons et de pâmoisons; aux homophiles qui rient des unions « légitimes », durables, stables, fidèles; aux homophiles qui se prennent cependant à désirer — à vouloir, oseront-ils dire — de telles unions, certains soirs de lassitude, ou après des refus multipliés, ou parce que les rides commencent à se marquer sur le visage que l'on voudrait toujours beau et attirant; aux homophiles qui veulent toujours que l'autre soit beau, beau, beau, le plus beau de tous, le plus extraordinaire, le

plus voluptueux, le plus jeune, le plus tendre, le plus caressant; aux homophiles qui ne savent pas vieillir, mûrir, qui ne savent pas avoir trente ans et quarante ans et un soir, soixante ans...; à ces homophiles, ardents amants de la jeunesse de laquelle ils attendent tout... Ah oui, à ces homophiles pour qui l'éphémère est devenu l'éternel..., pour qui le corps est la seule conquête à entreprendre, à gagner, à maintenir, à perpétuer...; à ces homophiles qui, dans leur nuit, sont assoiffés et se jettent n'importe où, n'importe comment, vers n'importe qui..., à ces homophiles qui pourtant connaissent le froid de la désillusion, la morsure du remords..., qui se prennent à méditer à leur destin, au destin de l'homme..., qui se prennent à regarder hier et aujourd'hui pour un éventuel demain..., qui voient défiler devant leurs yeux cette trop longue théorie d'éphèbes, de sportifs, d'ouvriers ou d'intellectuels..., qui entendent frapper sans fin à leurs oreilles combien de récits de leurs amis...; à ces homophiles pour qui seul compte la jouissance du moment, je dis assurément, le bonheur... le vrai bonheur, vous ne le connaîtrez pas.

Oui, il faut *hiérarchiser* toutes choses. Le corps a sa place et ses agréments. Le bonheur de l'homophile ne peut donc être que comme pour tous les autres hommes, dans une juxtaposition nuancée, équilibrée, de l'âme, de l'esprit, du cœur, des sens, du corps, de la jouissance.

L'homophile — parce que souvent seul, parce que souvent sevré de toute tendresse et même de toute relation amoureuse — qui se précipite avec frénésie vers ce qui s'offre immédiatement, n'importe comment, ne peut que se retrouver bientôt après plus seul encore, plus vide de tout, plus désespéré... et prêt à recommencer, et parfois à accumuler les imprudences, dont certaines, sources de dramatiques calamités.

Première condition donc pour être heureux : savoir unir l'esprit à la chair.

Je dirai ensuite pour être heureux, quelle que soit votre forme d'homophilie : de grâce ne pensez pas qu'à cela, ne vivez pas qu'avec cela en tête, et comme unique préoccupation. Parce que nos vies sont donc parfois difficiles, certains homophiles ne pensent plus qu'à leur homophilie. C'est une obsession. Nous ne sommes pas qu'homophiles. Nous sommes des hommes comme les autres, ayant famille temporelle et famille spirituelle, ayant profession et respon-

sabilité, devant être capables de nous intéresser à tout : politique, social, arts, sports, voyage, relations humaines, selon nos goûts, comme n'importe qui. L'homophilie, c'est-à-dire notre vie amoureuse, sentimentale, sexuelle, à sa place, non la première, pas forcément la dernière non plus, mais à côté des autres activités humaines.

C'est pourquoi il ne faut pas vivre uniquement avec ses semblables..., ne lire que les romans homophiles..., n'assister à un spectacle que s'il est de tendance homophile..., il faut savoir rester ouvert aux autres, libre pour les autres.

Enfin, puisque c'est normal, l'homophile aimera inévitablement se retrouver dans un milieu qui porte en soi sa propre vie et sa vocation particulière; pour être heureux, l'homophile, dans ce milieu fait de ses semblables, se devra d'être tout à tous.

Ce n'est pas parce que ce sera très vite un milieu assez fermé, surtout dans des villes de moyenne importance, et même dans les capitales, qu'il faut le mépriser, médire de ses membres, le bouder, le calomnier..., ne le fréquenter que pour y « chasser » selon ses goûts et ses humeurs... ou le fréquentant, n'adresser regard ou parole qu'avec celui avec lequel on ferait un autre bout de chemin.

Milieu décrié, ridiculisé, que certains jettent aux enfers ou contre lequel ils voudraient voir les pouvoirs publics prendre des mesures de répression sévère et définitive..., milieu auquel tout homophile appartient, qu'il le veuille ou non, qu'il soit en haut ou en bas des diverses échelles de nos sociétés contemporaines; pour faciliter cette conquête du bonheur il importe donc encore que l'homophile fasse un effort vers ses semblables. Naîtrait alors une atmosphère d'amitié, de concorde, de compréhension, de générosité, de suavité, de fraternité, et qui peut dire qu'il n'en a pas besoin? et qui peut affirmer que cela n'améliorerait pas sa vie?... c'est-à-dire ne serait pas un peu de rosée bienfaisante qui permet l'éclosion d'un vrai grand bonheur?

Arcadien, mon ami, si vous êtes heureux en me lisant, je sais que vous avez souvent dit : « Comme il a raison, comme c'est vrai... »

Et l'admirable..., mon ami Arcadien, si vous n'êtes pas heureux, c'est que vous vous êtes fait, vous aussi, la même réflexion en me lisant.

Si donc j'ai raison, il ne tient qu'à vous de travailler vigoureusement pour connaître le bonheur.

Il est devant vous, il est à votre disposition, il est ce que vous voudrez qu'il soit, en échange il exige seulement de vous une certaine ténacité.

Avez-vous besoin d'être aidé pour l'acquérir? puis pour le conserver? et le développer?

Arcadie — c'est l'une de ses plus belles missions — est là pour vous épauler.

Alors, bonne chance!

André BAUDRY.

ROGER PEYREFITTE

LES JUIFS

Edition courante : 24 F

Edition reliée : 30 F

Editions de luxe :

toutes épuisées

— Ed. Flammarion —

PEUT-ON « GUÉRIR » L'HOMOSEXUALITÉ ?

par JACQUES VALLI.

Le titre de cet article paraîtra scandaleux, car personne parmi nos lecteurs, je suppose, ne se considère comme malade. Mais la vérité est toujours nuancée, et l'homophilie n'est pas plus un équilibre spontané qu'une maladie nerveuse : s'il y a équilibre, il est conquis et ce sont les conditions de cette conquête qu'il nous faut dégager ici (1).

I. — LE NORMAL ET LE PATHOLOGIQUE.

Et d'abord qu'est-ce que « guérir »? La définition est facile en biologie : on guérit un organisme non en le ramenant à la moyenne, mais en réglant son fonctionnement selon une double finalité — les parties devant servir au tout et le tout s'adapter au milieu. Nous avons ici une double norme, celle du milieu et celle de la structure globale, et ces deux normes sont fixes. Le milieu est un « umwelt » naturel, la structure de l'organisme une donnée spécifique. Au contraire, en psychologie, il est difficile de dire ce qu'est guérir parce qu'il est malaisé de définir un critère de normalité : on ne peut prendre la structure globale de la personnalité, car celle-ci est variable, se fondant sur une « personnalité de base » qui est une acquisition culturelle, changeante donc selon le type de société. On ne peut encore moins prendre pour norme l'adaptation au milieu, car il s'agit ici non d'un milieu naturel fixe, mais du milieu social, artificiel et variable. C'est une des ten-

(1) Etude limitée à l'homosexualité masculine pour des raisons de fait (abondance de documents). Sources : *la psychanalyse* (Freud, Steckel, etc...) et *la psychologie phénoménologique* (Kunz, Bürger, Prinz, von Gobstattel et surtout Binswanger). Ouvrages de synthèse (Hesnard et Giese).

dances néfastes de la psychanalyse américaine que de s'imaginer guérir en adaptant les malades à leur milieu social : car l'environnement lui-même peut être pathogène et la société plus malade et plus assaillie de conflits que l'individu. Quant à la « nature », outre qu'on peut en discuter sans fin, elle ne saurait jamais fournir une norme : ni le mariage, ni le vêtement, ni la science, ni la société même ne sont « naturels ».

Puisqu'aucun critère de normalité ne nous est fourni par la nature des choses, comment définir une norme? Plusieurs solutions se présentent à l'esprit.

1) *La moyenne :* cette solution est évidemment irrecevable, car toute moyenne est relative à une culture, il n'y a pas d'homme moyen en général, et le type moyen d'une société sera tout à fait aberrant dans une autre civilisation. Ce critère est en outre insignifiant : selon Kinsey, environ 50 % des hommes américains ont eu un comportement homophile : doit-on, sur la base de ce seul chiffre, considérer ce comportement comme quasi-normal dans la société envisagée?

2) *Le type idéal :* c'est la notion de normalité que se fait chaque société, l'idéal d'homme qu'elle pose et propose. Critère irrecevable s'il en fut, car variable et subjectif. Il n'y a aucune raison d'admettre pour norme l'idéal que se fait de l'homme une société particulière, en l'occurrence la nôtre. Le Moyen Age, s'appuyant sur des textes de saint Paul, tenait le célibat pour normal et le mariage pour un pis aller; la civilisation industrielle, s'appuyant sur d'autres écritures, risque fort d'être aussi loin de la nature et de la vérité.

3) *Le terme d'un développement :* c'est la conception psychanalytique de la norme, fondée sur la théorie du développement et de la régression : la sexualité humaine passant au cours de son évolution par trois stades (autoérotisme, homosexualité, hétérosexualité). Ce dernier est considéré comme le but à atteindre, donc la norme à réaliser. Ce point de vue confond, dans le plus pur style positiviste, une progression de fait et une progression de valeur : or de même qu'une civilisation n'est pas nécessairement supérieure à la précédente, le stade final du développement sexuel n'est pas plus moral ni mieux équilibré pour la simple raison qu'il succède aux autres : il faudrait d'abord montrer que l'homophilie réalise toujours une régression,

c'est-à-dire un retour à une psychologie adolescente, ou une immaturité définitive. De nombreux exemples montrent au contraire qu'elle n'empêche ni la maturité ni l'accès à la personnalité adulte.

4) *L'accomplissement d'une fonction :* le cas pathologique serait alors une déficience par rapport à un besoin ressenti : le boîteux est malade non parce qu'il lui manque une jambe (écart par rapport à la moyenne de l'espèce), mais parce qu'il ne peut marcher. Ce critère adopté quelquefois en philosophie biologique (2) a le mérite d'être intérieur à l'individu. Mais l'homophilie peut-elle être considérée en ce sens comme une déficience? Non, dans la mesure où le sujet ne ressent aucun besoin de connaître l'autre sexe et de procréer, et n'a donc conscience d'aucune impuissance par rapport à ses besoins.

5) Le seul critère de la normalité psychologique serait donc purement immanent à l'individu. L'être normal est celui qui peut se fixer à lui-même une norme, c'est-à-dire celui qui a la possibilité d'adopter un comportement non plus régi par le caprice ou l'obsession, mais structuré et organisé selon un système de valeurs *universalisables* (3).

C'est d'ailleurs là le véritable sens de la méthode psychanalytique, opposée à la méthode hypnotique : il ne s'agit pas de suggestionner un patient de façon à l'adapter à son milieu d'après la solution envisagée par le psychiatre, mais au contraire il faut rendre conscient un conflit inconscient en sorte qu'avec l'aide du psychiatre et du mécanisme de transfert bien sûr, il puisse être résolu par le *sujet lui-même,* qui se donne ainsi une norme : le patient n'est pas guéri, il se guérit.

Le problème se pose donc ainsi : l'homophilie sera normale si elle n'empêche pas l'individu de se fixer des normes, de structurer son comportement selon des valeurs communicables. Elle aura au contraire un caractère pathologique si elle conduit nécessairement au comportement déréglé ou obsessionnel : changement incessant de partenaire, absence de style de vie personnel et de toute éthique. De ce type de conscience sceptique, qui ne peut dépasser

(2) Cf. Goldstein : *La structure de l'organisme.*

(3) Il n'est pas question en effet de réclamer pour les homophiles un statut de « minority group », qui, les enfermant dans un ghetto, renforcerait leur aliénation par suppression du dialogue.

le stade esthétique, Kierkegaard donne pour modèle Don Juan : c'est dire qu'il n'est pas caractéristique des seuls homophiles.

Nous devons donc préciser notre point de vue : cette tendance à la vie déréglée, cette incapacité à se fixer une norme est aussi classique dans l'hétérosexualité (« l'homme à femmes ») que dans l'homophilie. Mais dans le premier cas il existe des correctifs naturels (la paternité) ou culturels (l'institution du mariage), des schèmes de conduite proposés par la société et qui facilitent au sujet la structuration de son comportement. Ni la nature ni la société ne venant en aide à l'homophile, il lui est plus difficile de trouver et de constituer des normes, qu'il n'a, pas plus qu'aucun autre, reçues en naissant. Tout le problème est de savoir s'il peut malgré tout y parvenir.

II. — LES METHODES DE GUERISON.

C'est parce que l'on décide *a priori* qu'il ne le peut qu'on décrète que la seule façon d'amener les homophiles à l'équilibre est de les rendre hétérosexuels. Ce sont ces méthodes de « guérison » qu'il nous faut analyser.

1) *La sanction :* méthode la plus employée et la plus inefficace. Qu'elle soit pénale comme dans certains pays ou simplement morale (ostracisme, ridicule) comme chez nous, la sanction ne peut qu'échouer puisqu'elle prétend corriger un mode d'être involontaire, et qu'en outre elle se réfère à un idéal social et non à une notion valable de la normalité.

2) *La cure physiologique :* se fondant sur une étiologie contestable, se révèle inefficace et révoltante. Qu'ils soient hostiles à l'homophilie comme le Dr Allen, ou au contraire compréhensifs comme Giese, les médecins sont d'accord pour reconnaître que l'injection d'hormones mâles ne fait que renforcer les instincts homosexuels du sujet, tandis que celles d'hormones femelles supprime en partie les désirs et la possibilité de les satisfaire, sans pour autant modifier leur caractère homophile. Cette « castration chimique » est donc une mutilation, non une guérison, et l'on croit rêver en apprenant qu'il y a des médecins pour la pratiquer et des sujets pour s'y prêter.

3) *La cure psychanalytique :* ne peut être comprise qu'à partir de la vision freudienne de la sexualité, qui fait de

l'homophilie un phénomène à la fois normal et pathologique. La libido humaine est en soi indifférenciée, si bien que les tendances homosexuelles sont universelles et existent à un moment ou à un autre, consciemment ou inconsciemment, chez tout individu : elles sont dans l'ordre naturel et représentent une possibilité humaine générale. Par suite il n'est pas plus étonnant de retrouver l'homophilie dans la majorité des névroses que d'y retrouver la sexualité, l'imagination ou le langage : cela ne prouve pas davantage contre elle que contre eux. Mais par ailleurs l'homophilie serait, selon Freud, pathologique, car, comme pratique habituelle, elle révèle une régression ou un blocage (4) survenus sous l'influence de causes qu'il est hors de notre propos d'étudier ici. Puisqu'il y a des pulsions homosexuelles chez l'hétérosexuel, l'inverse est évidemment vrai, et la cure consiste à faire retrouver à l'homosexuel son hétérosexualité cachée, en élucidant les raisons qui l'ont empêché de la manifester. Pour les résultats concrets, nous pouvons prendre les exemples du Dr Allen, qui est le plus optimiste.

Il distingue quatre groupes :

— l'homosexualité avec psychose (que nous n'examinerons pas ici car dans ces cas de destruction de toutes instances de contrôle, la présence de tendances homosexuelles ne signifie plus grand-chose) ;

— l'homosexualité avec névrose;

— l'homosexualité avec conflit interne;

— l'homosexualité acceptée.

L'homosexualité a été rarement étudiée en tant que telle, mais toujours dans le cadre de la névrose, ce qui l'éclaire évidemment d'un jour faux. La névrose réalise un double blocage (5) : les pulsions hétérosexuelles ne pouvant être satisfaites pour des raisons variées, dont la recherche constitue l'étiologie de la névrose, la libido tente de s'exprimer par des pulsions homosexuelles qui, elles, vont se heurter aux interdits moraux, et ne pourront donc se réaliser que sous forme symbolique : comportements obsessionnels et inadaptés, manies et troubles divers qui constituent les symptômes de la névrose. On voit bien que l'homosexualité n'est ni la cause ni l'effet de la névrose : elle est présente

(4) Cf. plus haut nos réserves sur cette conception.

(5) Voir Freud : *Introduction à la psychanalyse.*

comme forme de satisfaction possible (de remplacement) mais *refusée*. La cure consiste ici à guérir non pas l'homophilie mais la névrose, en dénouant ce qui bloque les pulsions hétérosexuelles. Ce cas n'intéresse donc que de très loin l'homophilie proprement dite.

L'homosexualité avec conflit interne est la seule qui puisse être traitée : le sujet ne s'accepte pas, est en proie à de graves tourments intérieurs et va consulter le psychiatre pour tenter de devenir hétérosexuel. Officiellement 67 % de ces cas peuvent être traités avec succès, mais le Dr Giese n'admet que quatre succès sur dix parce qu'il considère qu'il n'y a pas guérison si les conflits renaissent, sous une autre forme, chez le sujet devenu hétérosexuel. Quoi qu'il en soit, la question est à envisager autant du point de vue moral que du point de vue médical : la souffrance et le déséquilibre du sujet ne sont pas causés par son homophilie en tant que telle, mais par le heurt entre elle et certaines notions morales qui ne sont qu'intériorisation des interdits sociaux. L'individu ne s'accepte pas parce que la société ne l'accepte pas. En d'autres termes la société, après avoir rendus certains hommes malheureux et malades par ses préjugés et ses tabous, leur propose gracieusement de retrouver bonheur et santé pourvu qu'ils consentent à se soumettre à une autre épreuve (6). Qu'on ne nous dise pas que le sujet souffre alors non pas du fait de la société qui l'exclut, mais en lui-même, par le regret de rester en dehors de certaines expériences enrichissantes : s'il veut vraiment que « rien d'humain ne lui soit étranger », qu'il soit bisexuel comme beaucoup d'hommes appartenant aux civilisations extra-européenens, et ne cherche pas à remplacer une limitation par une autre! Si la cure psychanalytique n'est pas à exclure, dans le cas d'exigences morales ou religieuses impossibles à entamer, il est néanmoins une façon bien plus morale de résoudre le conflit et de dissiper l'angoisse et qui consiste à amener le sujet à s'accepter.

Dans les cas d'homosexualité acceptée, en effet, toute cure est impossible et d'ailleurs indésirée. Comment concilier ce sentiment d'équilibre avec la théorie de la régression qui fait de tout homophile un cas pathologique? L'explication du Dr Allen est comique : « Ils sont trop malades pour

(6) Rappelons que la cure psychanalytique dure de 3 à 10 ans et exige du patient des efforts psychiques intenses et douloureux.

avoir envie de guérir. » Singulière maladie, sans aucun des critères morbides retenus en psychanalyse : ni angoisse, ni symptômes, aucune inadaptation à la vie sociale ou professionnelle!

Ainsi donc, les tendances homophiles n'ont en elles-mêmes aucun caractère pathologique, au sens psychalytique du terme, et le déséquilibre qui les accompagne quelquefois a pour cause le conflit que suscitent les interdits sociaux. Mais le risque pathologique n'est pas éliminé pour autant; il reste à étudier dans quelle mesure l'homophile peut atteindre à la normalité véritable, c'est-à-dire dans quelle mesure il peut se fixer des normes et s'y soumettre.

III. — L'HOMOSEXUALITE ET L'EXISTENCE.

Il s'agit maintenant d'aborder l'aspect existentiel du problème, c'est-à-dire d'abandonner l'explication, la recherche des causes (7) pour la compréhension, la description du vécu. A partir de là nous pourrons voir si l'homophile peut accéder à la norme, et, s'il y a des difficultés, quelles sont-elles et quels sont leurs remèdes?

Le fait primordial du vécu homosexuel doit être évidemment cherché dans le sentiment du corps propre, puisque la relation homosexuelle est en miroir. La clef du sentiment que nous avons de notre existence sexuelle est donnée par le sentiment intérieur de notre propre corps, ou corps pour — soi, qui ne coïncide pas avec le corps — objet, cette chose que nous donnons à regarder à autrui (8). Il y a toujours naturellement une tension entre ce corps que nous sommes et ce corps que nous avons, l'authenticité de l'existence consistant à les assumer l'un et l'autre. Or justement l'homosexualité va se caractériser par une non-coïncidence entre ces deux images du corps (cf. Enquêtes de Binswanger et de Giese), ce hiatus suscitant un narcissisme positif ou négatif.

Dans le narcissisme positif, le sujet trouve son corps beau, il s'y sent en confiance, à l'aise, il se retire dans l'intimité

(7) Toujours bien aléatoire. L'anamnèse montre que le traumatisme initial supposé cause originaire, est en général un souvenir faux, reconstruit après coup.

(8) Sur le problème du corps propre, voir Merleau-Ponty : *Phénoménologie de la perception.*

de son être et ne veut pas assumer le corps-objet, c'est-à-dire son personnage, sa situation réelle et sa relation aux autres. L'univers lui apparaît dangereux et étranger, et les phantasmes de ses rêves traduisent ce double sentiment. Chez lui la figure du corps propre obnubile le monde.

Dans le narcissisme négatif le sujet est également obsédé par son propre corps mais sur le mode du malaise. Le sentiment du corps propre est alors pénible et entraîne un refus du corps-objet : l'individu a honte de l'image qu'il présente à autrui, et cette honte se fixe sur les organes génitaux, jugés inférieurs à ceux des autres. Dans ce cas le corps-objet n'est plus obnubilié, mais refusé et à sa place le sujet suscite des images de corps virils beaux auxquels il s'identifie imaginairement.

Dans un cas comme dans l'autre, la coïncidence ne se fait pas entre le corps pour soi et le corps-objet. Le divorce se manifeste par des traits caractéristiques : le corps objectif n'est pas assumé soit parce qu'il n'est pas perçu (1er cas), soit parce qu'il est refusé. En découlent des formes exagérées de pudeur, le goût du travestissement et de la théâtralité, qui n'ont rien à voir avec l'effémination, mais qui sont des attitudes de comme-si, et traduisent le refus d'assumer son personnage et son corps. Le comble de la théâtralité consiste justement à cacher sa personnalité réelle pour prendre l'apparence du personnage que la société voudrait qu'on soit, c'est-à-dire celui de l'homosexuel de comédie, qu'elle tolère parce qu'il l'amuse.

*
**

De là découle le sentiment de l'existence caractéristique de l'homophilie : la forme que prend notre rapport au monde dépend évidemment de la façon dont nous percevons notre corps, intermédiaire obligé entre lui et nous. L'être-dans-le-monde authentique serait l' « habitation » décrite par Heidegger : « Habiter le monde, c'est être en sécurité auprès de ce qui est présent, séjourner auprès des choses. » Or l'homophilie détruit partiellement cette habitation dans la mesure où le corps-objet et par suite l'univers de la chose est ressenti comme étranger, hostile ou nul. Le corps pour autrui est alors destiné à masquer, non à exprimer, et l'être dans le monde se réduit à être dans son corps. La perception du corps propre bloque la double

possibilité de l'existence, c'est-à-dire la relation au monde et à autrui. Il y a donc chez l'homophile une réelle « difficulté d'être » qu'il lui faut dépasser.

Cette description peut nous faire entrevoir la signification de la pratique homosexuelle. L'isolement dans le corps propre conduit d'abord à la masturbation, mécanisme qui n'est pas destiné, comme on pourrait le croire, à se procurer du plaisir, mais à se retrouver, à dissiper une angoisse. De là le sujet passe à la pratique homosexuelle : « en aimant un autre homme, on reste plus chez soi, on n'est pas obligé de sortir de soi, on ne court pas le danger de se perdre », ainsi s'exprime un sujet interrogé, résumant les réponses de la plupart. Il y a bien dans l'homophilie un mouvement vers l'autre, mais qui n'implique pas au départ un accès à l'autre, un dialogue véritable : en effet, en cherchant à posséder un corps beau de même sexe, l'homophile cherche à récupérer son corps-objectif qui lui échappe par obnubilation ou refus. La relation originaire sera donc de possession-identification et non de réciprocité et communication, elle est de type magique et non rationnel (9).

La difficulté d'être de l'homosexuel est donc une difficulté d'être ensemble, c'est-à-dire de trouver une norme, une règle de vie à l'intérieur des rapports homosexuels.

Originairement, en effet, dans ce rapport, l'autre est ressenti comme *alter ego :* il s'agit de posséder pour se retrouver, c'est-à-dire de créer une situation non pas de dialogue mais de lutte identificatrice. Or aucune norme n'est immanente à ce genre de rapport, qui n'est point de complémentarité mais d'affrontement dépassé. Pour donner une règle à ce comportement qui en manque, certains tentent d'emprunter celles du couple hétérosexuel, mais cette relation étant toute différente, l'attitude reste artificielle et inadé-

(9) Il ne faudrait pas croire que le problème soit évité à l'hétérosexuel : la réciprocité et la compréhension de l'autre ne lui sont pas davantage donnés d'avance. Chez lui le mythe de la femme, qui est celui de l'autre absolu, lui cache la femme réelle. La femme est alors ressentie comme le mystère, la nature, la déesse, la mère, c'est-à-dire tout, sauf l'être humain qu'elle est réellement : le grand amateur de femmes ne s'intéresse pas à la psychologie du partenaire et « aimer les femmes intelligentes est un plaisir de pédéraste » disait Baudelaire. Mais la difficulté est résolue plus facilement chez l'hétérosexuel, par suite de facteurs sociaux mentionnés plus haut et qui rendent moins dramatique l'accès à la communication.

quate et sombre rapidement dans le ridicule et l'inauthenticité.

Si l'accès à la communication reste fermé, l'homophile est conduit à recommencer indéfiniment l'expérience de la possession identificatrice comme toute conscience qui ne peut échapper à la dialectique du désir (10). Il lui faudra sans cesse posséder (11) un corps nouveau pour se retrouver, et repartir sans cesse à zéro, l'accès à l'autre et au dialogue restant bloqués. De là peut naître une impression d'échec qui précipite le sujet chez le médecin, alors que la solution est en lui-même. S'il se laisse prendre dans le cycle de l'expérience indéfiniment répétée, de la recherche éperdue d'un partenaire toujours autre qui le conduira à la recherche du non-homosexuel (le cas de Proust), l'homophile, oscillant entre le dérèglement et la relation imaginaire, va au devant d'un total échec existentiel.

Le dérèglement consiste en effet à n'avoir aucune relation réelle avec autrui, à rester indifférent au partenaire toujours nouveau. Il est pathologique, car il marque une déficience, une impuissance à communiquer et, en outre, par la répétition indéfinie, prend peu à peu l'allure d'un comportement obsessionnel. Les symptômes en sont l'angoisse, le sentiment d'isolement, de froideur, d'impuissance à aimer, et le vertige d'une intelligence qui ne peut plus qu'ironiser et détruire.

La relation imaginaire est un effort pour retrouver dans l'autre une image de soi : elle caractérise les amitiés juvéniles, qui pour cette raison ne dépassent pas le stade de l'adolescence. Les enquêtes de Giese montrent le nombre trop important de ces liaisons sans cause : les sujets interrogés ne savent pas exactement pourquoi ils sont ensemble (ils « s'aiment », ils ont « des goûts communs ») et leur relation est vécue sur le mode imaginaire (passion commune pour le ballet, le théâtre, mythologie commune, etc...). Il s'agit là encore d'une déficience de type pathologique, puisqu'il y a perte du sens du réel et finalement sentiment

---

(10) Cf. Hegel : *Phénoménologie de l'esprit*. Ch. La conscience de soi.

(11) Nous entendons ici évidemment possession au sens psychologique et non sexuel. Selon toutes les analyses, en effet, c'est celui qui sexuellement est possédé, qui, psychologiquement cherche le plus à s'emparer de l'autre — de ses organes génitaux surtout — pour s'identifier à lui.

d'inadaptation. Donc l'homophile est sans cesse guetté par le double échec de la fausse passion et du désert de la répétition.

Ce qui évite généralement à l'hétérosexuel cette pénible expérience, c'est l'existence de normes sociales, de « patterns », c'est-à-dire de schèmes de conduite que la société fournit et propose en modèle. Il sait d'avance à peu près ce que doit être la vie d'un couple qui veut atteindre à la réciprocité. L'homophile au contraire doit inventer tout cela lui-même et si nous voulons le « guérir », le mieux que nous puissions faire et de lui proposer de tels schèmes, c'est-à-dire de l'éduquer.

Guérir l'homosexuel consiste donc à dissiper son angoisse de culpabilité et à lui donner la possibilité de structurer son comportement, de créer des normes de conduites et de relation. Il n'est pas victime d'un destin obscur, ni voué au malheur de la conscience, il lui est possible de dépasser ce blocage devant le monde et cette relation identificatrice pour accéder à la réciprocité qui seule permet de créer une norme universalisable et communicable.

La clef du problème se trouve dans l'action et l'œuvre commune. Si l'homosexuel est souvent artiste ce n'est pas comme le prétend une psychanalyse sommaire, par transposition d'un désir de paternité, mais parce que la création est un moyen de s'assumer devant soi-même et autrui; s'il est tenté par la vie militaire (Lawrence) c'est parce qu'il trouve ici l'accès à l'autre dans une aventure commune. Mais la création et l'aventure communes peuvent se rencontrer hors des fastes de l'art et de la gloire (12).

Tout homme est normal dans la mesure où il parvient à se donner une norme de vie, c'est-à-dire où il refuse la simple sensation et le refuge dans l'imaginaire pour construire sa vie, parvenir à l'existence structurée, au dialogue authentique et à la responsabilité personnelle. Rien de tout cela n'est donné d'avance à personne, pas plus à l'hétérosexuel qu'à l'homosexuel : si la conquête en est plus douloureuse pour ce dernier, il ne peut qu'en tirer fierté, car il vaut mieux comme Prométhée voler le feu que le recevoir de quelque divinité anonyme.

JACQUES VALLI.

---

(12) L'étude des normes à instaurer à l'intérieur d'un couple homophile réclamerait à elle seule plus d'un article : c'est l'objet de toute la revue.

A PROPOS DU « PLUS GRAVE DANGER »

Notre éditorial intitulé « Le plus grave danger » (Arcadie. *N°* 129, *septembre* 1964) *a suscité, outre-Atlantique, des réactions : on le comprend aisément. Voici, sans commentaire, la traduction de l'éditorial consacré à cette question dans le numéro de janvier* 1965 *de* One, *sous la signature de M. Marcel Martin.*

L'éditorial d'*Arcadie* est intéressant en lui-même, car il développe un point de vue qui mérite d'être porté à la connaissance du plus vaste public possible. Il est intéressant aussi en ce sens qu'il prouve l'existence d'un sérieux malentendu entre deux civilisations (1), malentendu qu'il faut essayer de dissiper dans l'intérêt de l'unité homophile. J'ajoute que cet éditorial me fournit une base de départ pour la discussion de certaines idées qui me sont chères, concernant la nature exacte du véritable danger qui menace aujourd'hui les homosexuels.

Je tiens à affirmer dès l'abord, de la façon la plus formelle, que je suis absolument d'accord avec les opinions d'*Arcadie* sur le caractère indésirable d'une société homosexuelle « ségréguée ». Mais ce qui m'échappe, c'est comment *Arcadie* a pu s'imaginer que la création d'une telle société soit souhaitée par les mouvements homophiles américains ou par leurs dirigeants. Je puis affirmer, pour ma part — et, je pense, pour toute l'équipe de *One* — que c'est là une opinion erronée; et j'espère bien qu'elle est erronée aussi en ce qui concerne tous les autres groupes homophiles des Etats-Unis.

Il a dû se produire quelque part un court-circuit dans nos communications, ou alors c'est qu'*Arcadie* est arrivée à cette

(1) Cross cultural misunderstanding.

conclusion fautive en pratiquant ce jeu, toujours dangereux, qui consiste à interpréter le comportement d'une civilisation étrangère d'après les critères de la sienne propre : c'est là ce que j'ai appelé plus haut le « malentendu entre deux civilisations ».

A ma connaissance, *One* n'a publié que deux textes où se trouvait proposée la création de groupes sociaux exclusivement homosexuels (dans l'un, il s'agissait d'imaginer un monastère homosexuel, l'autre était une « lettre au rédacteur en chef de *One* » dans laquelle un lecteur disait qu'il aimerait monter un ranch avec une équipe d'homosexuels). Mais ces deux textes ne représentaient rien d'autre que l'opinion personnelle de leurs auteurs. La « lettre au rédacteur en chef » était peut-être tout à fait sérieuse, l'article sur le monastère homosexuel était, de toute évidence, à la limite de la fantaisie et je suis persuadé qu'il était écrit dans cet esprit. Je ne me rappelle aucun autre texte de *One* qui ait pu suggérer l'idée en question.

L'idée que les homosexuels constituent un « groupe minoritaire » (2) n'est pas neuve, mais il est certain que ces deux termes ont été de plus en plus fréquemment rapprochés au cours des dernières années. Moi-même, dans l'éditorial du numéro de septembre 1964 de *One*, j'ai fondé un raisonnement sur une comparaison entre les problèmes qui se posent aux homosexuels en tant que groupe social et ceux des autres minorités. Il se peut (bien qu'*Arcadie* ne le dise pas) que cet éditorial ait provoqué directement l'éditorial d'*Arcadie*.

« Minorité », si l'on s'en tient au dictionnaire, ne signifie rien d'autre que le fait d'être « moins nombreux ». Les frontières qui séparent les « plus nombreux » des « moins nombreux » peuvent être tracées partout où on le désire, variant d'un lieu à un autre, d'un jour à un autre, d'une circonstance à une autre. Certes, dans le langage courant, on parle surtout de « minorités » en matière politique, raciale, religieuse ou économique. Mais, même en ce sens restreint, je suis certain qu'il existe en France des minorités comme partout ailleurs. Il est peut-être vrai que la France soit suffisamment « intégrée » pour que les problèmes raciaux n'y existent pas en tant que tels, mais, la vie étant ce qu'elle est, il y a en France — et partout ailleurs en Europe — des

(2) Minority group.

groupes de gens qu'on peut à juste titre qualifier de minoritaires. En fait, chacun de nous appartient à un groupe minoritaire, ne serait-ce que parce qu'il est gaucher ou parce qu'il aime mieux le ketchup que le sirop d'érable sur les gaufres.

Quoi qu'il en soit, le nom de « minorité » est, en règle générale, réservé aux groupes dont les droits, les privilèges et les prérogatives ont subi, d'une façon ou d'une autre, des restrictions du fait de la majorité. Cela est si vrai que dans certaines circonstances on peut en venir à qualifier de « minorités » des groupes qui, statistiquement, sont majoritaires, ainsi les Noirs dans le Mississipi.

C'est pourquoi il est ridicule de comparer les Auvergnats de Paris ou les Berrichons de Marseille avec ce que nous appelons réellement un « groupe minoritaire ». Ces gens n'ont pas vu leurs droits ou leurs privilèges bafoués par les habitants de leur nouvelle résidence : si tel avait été le cas, leur situation serait toute différente. Il est aussi ridicule de comparer la France et les Etats-Unis d'après ce critère : chaque grande ville américaine a ses clubs de provinciaux, mais personne ne les considère pour autant comme des groupes minoritaires.

Les minorités, au sens habituel du mot, doivent leur naissance à un accident historique, et je ne pense pas qu'elles aient jamais été ou qu'elles puissent jamais être créées par une volonté délibérée des intéressés eux-mêmes. Les minorités ne se créent pas elles-mêmes : elles naissent partout où la majorité trace des lignes de séparation et ensuite, par peur ou par intolérance, élève des barrières — légales, sociales ou économiques — pour empêcher que la minorité ainsi définie ne s'intègre à la majorité.

Il y a, certes, des groupes qui, statistiquement, sont minoritaires, et qui ont intérêt à préserver leurs caractères distinctifs minoritaires, sans que pour autant leurs droits soient lésés : bien au contraire, ce sont des groupes qui, pour une raison ou une autre, jouissent de droits et de privilèges dont les membres de la majorité sont exclus. C'est un fait que nous ne leur appliquons pas le nom de « minorités » — en vertu d'une distinction qui, sans doute, est d'ordre purement sémantique — : nous les qualifions d'un terme chargé chargé d'une certaine puissance émotionnelle, « groupes exclusifs ».

Enfin, il y a des groupes qui se contentent d'exister calmement, d'accepter avec résignation les conditions que le hasard, la destinée ou la majorité leur ont imposées, ceux-là on ne pense guère à eux comme minorités. Ils ne posent pas, à coup sûr, des « problèmes de minorités ». Lorsqu'un groupe minoritaire se signale à l'attention, qu'il devient conscient de sa condition et qu'il cesse de l'accepter, lorsqu'il décide de cesser d'exister en tant que minorité et de s'intégrer à la société qui l'entoure, lorsqu'il ose réclamer l'égalité avec les autres gens, alors seulement il pose un « problème de minorité ».

C'est pour toutes ces raisons que, pour ma part, j'ai choisi de parler des homosexuels américains comme d'un « groupe minoritaire ». En parlant ainsi, je n'ai certes pas le désir de créer une « société homosexuelle » avec ses bars, ses restaurants, ses cinémas, ses maisons, ses rues, ses quartiers, mais, au contraire, de supprimer la raison d'être d'une telle société. Je désire que les homosexuels et les hétérosexuels prennent ensemble conscience qu'il existe déjà une minorité homosexuelle, et j'espère faire comprendre à la société que ce sont ses propres lois discriminatoires et sa propre attitude hostile qui fait de nous un « groupe minoritaire ». Car il n'y a pas moyen de dire autrement : nous sommes un groupe minoritaire, créé par un « accident de naissance » et composé d'individus dont les droits, en tant qu'êtres humains et citoyens, sont bafoués par une majorité irréfléchie et incompréhensive.

Le plus grave danger n'est pas que nous nous qualifiions nous-mêmes de minorité, mais que nous ne prenions pas conscience de notre état, et que nous continuions à l'accepter sans réagir.

Le droit à l'expression sexuelle est si fondamental, si évident, qu'il n'est même pas mentionné dans la Déclaration des Droits de l'Homme ni dans nos diverses constitutions. Aucun législateur, aucun juriste, aucun chef religieux, n'a aujourd'hui la témérité de tenter de restreindre ce droit, excepté pour empêcher l'usage de la violence envers un partenaire non-consentant et pour condamner les relations sexuelles avec les mineurs. Même dans ce dernier cas, les relations deviennent permises si elles ont lieu sous la protection du mariage, civil ou religieux. Même l'homme qui procrée des enfants qu'il ne désire pas ou qu'il ne peut pas élever — et qui, par conséquent, constitue une charge réelle

pour la société — ne peut pas se voir interdire l'acte sexuel pourvu qu'il ait une femme consentante.

Or, malgré cela, la majorité hétérosexuelle n'hésite pas à dire aux homosexuels : « Faites l'amour comme nous, ou abstenez-vous de le faire, sinon, gare aux conséquences! »

Si le droit à l'expression sexuelle est un droit humain fondamental, le droit des homosexuels à cette expression ne devrait pas avoir d'autres limitations que celui des hétérosexuels. Tel n'est pas malheureusement le cas, et c'est pourquoi nous sommes une minorité faisant l'objet de mesures discriminatoires par la faute des préjugés de la majorité.

Arcadie, dans l'éditorial en question, dit froidement : « Nous ne sommes même pas un groupe du tout. Nous sommes des citoyens qui avons en commun certaines préférences sexuelles (et encore!) et certains problèmes d'ordre affectif et personnel, artificiellement grossis par les préjugés — un point, c'est tout. » Ceci, à notre avis, est une grave erreur. Le fait est que nous ne sommes pas des citoyens du tout : nous pouvons, il est vrai, espérer être des citoyens, avoir l'air de citoyens, mais nous n'y réussissons que dans la mesure où on nous prend pour des hétérosexuels, nous ne sommes pas des citoyens. En tant qu'homosexuels nous sommes chassés de l'armée, dans l'incapacité d'être fonctionnaires de l'Etat, privés du droit de travailler dans n'importe quelle branche d'activité soumise au contrôle de l'Etat, et même, en pratique, nous pouvons être réduits au chômage (3). En tant qu'homosexuels, nous ne pouvons compter ni sur la protection de la police, ni sur la justice des tribunaux : car même dans un procès civil, notre qualité d'homosexuels risque de soulever l'opinion des juges contre nous. Nous pourrons généralement, il est vrai, garder notre droit de vote, mais même cela et aléatoire, car à la première condamnation en justice ce dernier vestige de notre qualité de citoyen nous sera enlevé.

Il y a même une injustice encore plus grave car n'importe quel délinquant ne peut être privé de ses droits civiques qu'après avoir été condamné par un tribunal, tandis que

(3) L'auteur de cet article évoque naturellement la vie actuelle des homophiles vivant en Amérique. La loi française est tout à fait différente, et (en dépit d'abus que nous sommes les premiers à dénoncer) aucun texte légal ou réglementaire ne fait la moindre différence entre homosexuels et hétérosexuels.

l'homosexuel, le plus souvent, en est privé — en tout ou en partie — sur le simple soupçon d'avoir commis (ou de devoir, un jour, commettre) le « crime » d'homosexualité.

D'un certain point de vue, il est heureux — et, d'un autre point de vue, malheureux — que l'homosexuel « moyen » ait toutes les apparences d'un citoyen. A l'inverse de beaucoup de minorités, les homosexuels ne se distinguent ni par la couleur de leur peau, ni par des caractéristiques physiques, ni par le langage, et par conséquent ils peuvent essayer — avec un certain degré de succès le plus souvent — de vivre et d'agir comme des citoyens intégrés à la société. Ils ressemblent assez aux « nègres blancs » qui tentent de passer la barrière de couleur, mais qui ne peuvent le faire qu'à condition de payer le prix. Dans la mesure où un homosexuel peut réussir à étouffer son instinct fondamental ou à tenir secrètes ses activités sexuelles, dans la mesure où il peut renoncer à toute association avec ses amis et avec les hommes de mêmes goûts que lui, dans la mesure où il peut mentir et dissimuler et cependant se supporter lui-même, dans la mesure où il peut vivre avec la crainte que le plus mince hasard, que le lapsus le plus insignifiant le trahisse et le ruine, alors l'homosexuel peut se faire prendre pour un citoyen. Mais comme tout cela devrait être inutile!

Il est peut-être déplorable que les homosexuels n'aient pas quelque caractéristique qui les rendent immédiatement reconnaissable. Si tel était le cas, il y a probablement longtemps qu'on les aurait enfermés dans des ghettos. Quelque déplaisante que puisse être une telle idée, cela aurait peut-être attiré l'attention du public sur l'ampleur et sur la nature réelle du problème, et peut-être — oui, peut-être — la société aurait-elle déjà reconnu l'inutilité et l'injustice de ses tentatives pour détruire, par ses préjugés et sa discrimination, un instinct humain fondamental.

Pas plus qu'*Arcadie* nous n'avons d'intérêt à créer un « monde à part » pour les homosexuels. Comme *Arcadie*, nous aimerions voir les homosexuels devenir tout simplement un élément d'une société déjà si prodigieusement variée. Un premier pas vers ce résultat est notre propre prise de conscience de notre position dans la société d'aujourd'hui. Le second pas sera d'en rendre la société également consciente.

Il y a toujours eu des injustices, et sans aucun doute il y en aura toujours, mais de temps à autre la société en corrige quelques-unes. En ce moment, le monde entier est sensibilisé aux efforts des groupes minoritaires pour obtenir l'égalité, et, en général, la société voit cette lutte avec sympathie.

Pourquoi ne saisirions-nous pas l'occasion de ce mouvement vers la justice, pour essayer d'arracher l'homosexualité au domaine du crime, du péché, de l'immoralité, et de la placer là où elle doit être : dans le domaine des discriminations d'ordre purement social et légal.

MARCEL MARTIN.

Der Kreis LE CERCLE The CIRCLE

paraît depuis 1932

Revue mensuelle comprenant une partie française, allemande et anglaise

Chaque article n'est publié que dans une seule langue

photographies - dessins

Abonnement pour un an :

50 F (envoi sous pli fermé)

LE CERCLE, case 547, Zurich 22 (Suisse)

Compte de chèques postaux VIII-25 753 Zurich

LE DOMPTEUR

par ROBERT DOL.

Je me promenais solitaire dans les rues d'une petite station balnéaire de Normandie. Cette soirée d'août était maussade. Un vent violent s'élevait annonciateur de pluie. Je m'ennuyais. Les promeneurs étaient rares. Machinalement, je regardais les affiches. Mon regard fut attiré par une grosse tête de lion à la gueule ouverte dans laquelle se trouvait une tête d'homme souriant. Un spectacle de cirque était annoncé pour le soir même. Je décidai d'y aller. Les distractions étaient rares...

J'arrivai sur un terrain vague situé en dehors de l'agglomération. Un petit cirque assez misérable était dressé. Deux roulottes se trouvaient à côté et des cages contenant les bêtes.

Pour une somme très modique, sans bousculade, je fus bientôt assis au premier rang sur une chaise de jardin assez bancale, face aux barreaux qui entouraient la piste. J'étais en avance. Le public ne semblait pas devoir être nombreux. Au dehors, le vent soufflait. J'entendais la pluie frappant les toiles qui s'agitaient, murs mouvants.

Je restai sans voisins. Il n'y avait dans la salle que quelques familles tranquilles, papas à casquettes, mamans bien en chair et gosses emmitouflés, plus des garçons en blouson avec des filles aux cheveux longs.

Un haut-parleur annonça le commencement du spectacle.

Le dompteur se présenta, faisant claquer son fouet, grand, brun, large, la physionomie sympathique, équilibrée, âgé d'environ vingt-cinq ans, même distingué dans un costume noir et rouge pourtant usagé.

Tout de suite il m'impressionna.

Des lionnes se faufilèrent en sortant d'un étroit couloir ayant accès sur la piste. Elles tournèrent d'abord en silence. Une hyène les suivit. Alors, rugissements et cris stridents se succédèrent, se répondirent, martelés par les claquements du fouet.

La tempête déchaînée secoua toiles et bâches. Les lampes électriques vacillèrent, se balancèrent dangereusement. Tornade, cris, claquements, lumières presque intermittentes, tout cela créa pour moi une ambiance pathétique.

Les bêtes obéirent, se placèrent, menaçantes, sur des esca-

beaux, sautèrent, remontèrent. Le maître, tranquille et autoritaire, les fit travailler. Enfin, il ne garda qu'une lionne. Elle se roula sur le dos comme un gros chat voluptueux. Il lui caressa le ventre. Elle ouvrit la gueule. Il y plongea sa tête aux applaudissements de tous les spectateurs.

Il salua. Une sorte de sérénité émanait de lui-même.

Avant l'entracte, il fit une annonce. Il proposa d'assister au repas des fauves, moyennant un léger supplément. Tous les gamins se précipitèrent.

Je restai sur ma chaise. Je me sentais comme hypnotisé, peut-être comme l'étaient ses bêtes. Etais-je dompté? Quelle force me tenait? Ces exercices, ces exhibitions d'animaux pour moi ne comptaient pas. De spectacle, il n'y en avait qu'un : Lui, sa présence rayonnante, lui tout entier, figure et corps, non pas même attrait sensuel mais désir de son équilibre, de sa stabilité, de sa sécurité, de sa non-peur qui faisait que la crainte n'existait pas, que je pouvais croire à une belle nuit étoilée au milieu de ces tourbillons de vent. J'avais comme l'envie non pas de me blottir comme la lionne, mais de me tenir près de lui, droit, de le regarder seulement.

J'ai toujours rêvé d'inaccessible. Ce sont les êtres d'un accès impossible qui me séduisent le plus. L'irréalisable, seul, me laisse un souvenir impérissable. Je prévoyais que je ne parlerai sans doute jamais à cet homme mais je me délectais de sa pésence comme je me délecterai ensuite de sa vision.

La sonnerie de la fin de l'entracte me tira de ma rêverie. Les barreaux qui entouraient la piste avaient été enlevés et je m'en étais à peine aperçu. Il n'y avait maintenant qu'un trapèze.

Le dompteur réapparut métamorphosé en clown, avec un faux nez rouge et d'immenses godasses. Il débita les ridicules jeux de mots habituels, d'une voix contrefaite. Il avait l'air d'un grand enfant. Il alla même s'asseoir près de certains, jouant avec eux.

Cette transformation me le montra sous un jour nouveau. Il devenait lui-même un gosse. Il faisait partie d'eux. Je sentais qu'il s'amusait réellement, simplement. J'avais l'impression de le connaître mieux, de le situer dans la vie. Il pirouetta. Il s'enroula autour du trapèze, faisant semblant de tomber.

Je cernai, en moi, les deux aspects de l'homme, sa force

et sa gaieté, aspects inséparables, harmonieux soutien, peut-être, de difficultés. (Car, enfin, à lui seul, il composait tout le spectacle.)

Je l'imaginais non pas tel qu'il était probablement mais en fonction de moi-même. (Ah! tout ramener à soi, notre défaut!)

Comme je concentrais ma pensée, je tâchai d'éviter son regard. Je ne voulais pas qu'il s'aperçût de l'intérêt que je lui portais. (Dissimulation qui marquait l'excès de mon attirance.)

A la fin de sa séance, la foule se hâta de sortir, les uns et les autres remettant imperméables, cirés, ajustant foulards au cou des enfants.

Je partis le dernier. Je me sentais comme imprégné de ces murs et de ce plafond de toile frissonnants.

Je traînai un moment mes pas sur la place herbeuse et détrempée. Je remarquai que les deux roulottes étaient éclairées. Sa femme devait être là. (C'était certainement elle qui avait distribué les billets.) Peut-être avait-il des enfants?

Lorsqu'il n'y eut absolument plus personne aux alentours, je me dirigeai, poussé par je ne sais quel aimant, vers les cages. Je restai immobile devant elles, sous la pluie battante, pataugeant avec mes sandales dans les trous, foulant l'herbe mouillée. Les bêtes tournoyaient, à peine repues, espérant un supplément.

Il arriva. Il fut un peu surpris de voir quelqu'un. Nous nous regardâmes pour la première fois. Il parut me reconnaître. Il esquissa un vague sourire, le sourire presque enfantin du clown.

Je lui dis sans ton, avec banalité et même avec stupidité, pour « dire quelque chose » :

— J'admire votre métier.

Puis, désignant les cages :

— Ont-elles assez mangé?

Il me répondit :

— Non.

Je repris :

— Elles sont dociles. Comment faites-vous?

Le dompteur réapparut :

— Je les aime. C'est mon secret.

Du coup, il ne pensa plus qu'à elles. Il m'explique que la hyène hurlait lorsqu'elle se trouvait avec les lionnes par peur.

— Si je la plaçais avec le lion, il la tuerait immédiatement.

— Je ne suis pas venu à l'entracte, je n'ai pas participé au repas. Tenez!

Je lui tendis un billet. Visiblement, ce don spontané le toucha. Je compris qu'il n'avait pas l'habitude de recevoir autant.

Il s'amusa alors à passer un doigt entre les barreaux de la cage de la hyène.

— Je l'appelle « la marquise ».

La « marquise » s'approcha, la gueule ouverte, découvrant ses crocs. Il laissa son doigt entre eux, puis il fit mine de le retirer vivement, comme s'il avait été mordu, en se le frottant.

Spectacle qu'il m'offrit en remerciement, peut-être?

Ensuite, il alla chercher des quartiers de viande qu'il distribua. Aux rugissements succéda le calme du dépècement. Il regarda ses animaux avec tendresse. Je l'observai du coin de l'œil. Il s'en aperçut. Une lumière de plaisir brilla dans ses yeux noirs. Des gouttes d'eau tombaient de ses mèches de cheveux ondulés, le long de son front. Sous l'effet des projecteurs qui éclairaient les cages, avec son costume sale, détrempé, devenu collant, pour moi il resplendissait.

Nous restâmes sans bouger, sans parler, devant les bêtes qui lentement s'étendirent. Nous étions côte à côte. J'avais les bras le long du corps, lui aussi.

Normalement, j'aurais dû men aller. Lui aussi. Quelle force nous cloua, dans ces flaques d'eau, dans la boue, sous cette rafale impétueuse?

Pendant cinq minutes, peut-être plus ou moins, je ne sais, le temps me sembla aboli. Nous conservâmes le silence, toujours immobiles.

A un moment, il tourna la tête vers les roulottes.

Maladroitement, je lui dis :

— Vous êtes attendu?

Il me répondit par un geste qui signifiait :

— C'est sans importance.

Que se passa-t-il en lui? Comprit-il? Je ne fis rien qui pût le renseigner sur mon obscur désir. Je n'aurais pas voulu ternir cet étonnant instant par un échec qui eût tout détruit. Le souvenir d'un doute eût été tellement plus merveilleux!

Mais il eut une phrase, une simple phrase :

— Faut quelquefois se changer les idées.

Je ne sus que répondre. Comment interpréter ces mots? Mes tempes battirent. Le sang me monta au visage, comme un jouvenceau à son premier émoi. Ce qui me paraissait impossible était-il soudain à ma portée? Un trouble immense s'empara de moi.

Je me raisonnai :

— Je comprends mal. Je me trompe.

Je le dévisageai. Il garda le regard droit, impénétrable, devant ses bêtes endormies.

Mes bras étaient toujours le long de mon corps, comme les siens.

Je ne pus m'empêcher de placer le revers de ma main gauche sur le revers de sa main droite. Il ne l'éloigna pas.

J'accentuai ma pression. Il ne bougea pas.

Mes doigts frolèrent les siens. Il ne bougea pas.

Puis, ô stupeur! il me prit la main. Il la serra vigoureusement. Je sentis cette main large, musclée, me tenir comme avec effusion. En même temps, il fixa vers moi son regard mi-sérieux, mi-souriant, dompteur et clown ensemble. Il y avait dans cette étreinte et dans cette expression comme une ardeur chaleureuse et comme un plaisir.

Voulait-il seulement me remercier du billet? Cette pensée m'effleura mais il me dit très doucement :

— Quelquefois, je me crois encore un enfant.

Je n'eus plus aucun doute. Curieux retour à la période juvénile de cet être loin de ce stade! Plongeon dans un passé qui l'amusait? Défoulement qui trouvait brusquement à s'exprimer? Occasion d'un soir, ses sens exaspérés se trouvant disponibles? Le tout ensemble, peut-être? Je ne le sus pas.

... Des enfants! Avec délice, nous redevînmes des enfants...

Il y eut plus de spontanéité, plus de don, plus de fraîcheur dans ce simple jeu que dans certains autres actes.

Nous nous quittâmes comme deux camarades, sans oser, l'un et l'autre, nous promettre de nous revoir. Nous savions qu'une nouvelle rencontre était peu probable.

Je rentrai à mon hôtel, saisi par le souvenir de cette étonnante aventure qui, je m'en rendais compte, ne me quitterait pas.

Le lendemain matin, je revins sur la place. Cirque, roulottes, cages, tout avait disparu.

La pluie avait cessé. Le soleil, un lourd soleil m'accabla.

ROBERT DOL.

LE COMBAT D'ARCADIE

A NOS AMIES

Vous fûtes cet hiver vilipendées à la radio, à propos de *La Bâtarde*, par un chroniqueur crépusculaire, qui l'autre soir encore s'indignait de la vague d'érotisme qui déferle dans la presse... Il ignore que ce phénomène, comme beaucoup d'autres, vient des U.S.A., et s'étend à peu près partout.

Il s'insurgeait contre toutes ces tentatives, çà et là proclamées, de justification des variétés « érotiques », variétés que l'on redécouvre, en effet!... après dix-neuf siècles.

Les « dossiers » plus ou moins fracassants de tel ou tel hebdomadaire se succèdent...

Modeste, *Adam* ne vous a consacré que quelques pages : *Les femmes sans hommes*, par Claude Paillat (en mai, n° 301).

*
* *

Il paraît, lit-on là, que les relations entre femmes — même si elles n'ont rien de *coupable* (admirons ce *coupable*, en italique dans le texte) — sont beaucoup plus *confuses* — toujours en italique — que les relations correspondantes entre hommes.

En effet, nous dit-on, les démonstrations physiques de tendresse sont plus faciles entre femmes. On ajoute : « Les hommes n'y songeraient pas. » Mais ce à quoi ne songe pas un instant l'auteur de cette déclaration péremptoire, c'est que, dans nos sociétés, ces hommes sont, à l'avance, inhibés par les tabous de la tradition, qui arrêtent tout élan homosexuel de la « nature » — que pourtant, un peu plus haut, il a lui-même reconnu comme une réalité. Quelques lignes plus bas, il y revient du reste encore... C'est assez dire le sérieux de ces théories!

Mais enfin il reste que toutes ces tendresses physiques sont, pour nos amies, sans gravité. Ce ne sont, paraît-il, que petites revanches contre l'attitude égoïste de beaucoup d'hommes. (Oh! ces vilains hétérosexuels!?) Les succès fur-

tifs (!?) des lesbiennes (Ah! que voilà un homme qui les connaît bien, n'est-ce pas! et que cela fait plaisir à lire!) sont donc infiniment pardonnables.

Par contre, les hommes qui cèdent à « un entraînement masculin » relèvent d'un état « morbide ».

C'est le cas de dire : « Des poids et des mesures!... »

Car, comme complément des relations hétérosexuelles normales, « comme voluptueux loisirs », cette « entente entre êtres semblables », cette « récréation » (des lesbiennes) est excellente : elle contribue à faire connaître à une femme toutes ses possibilités. On vous fait la part bien belle, mes amies! — Une demi-part! certes. Mais une part tout de même!

Tandis que ces jeux et ces récréations entre hommes (qui ne sont pas, sans doute, « des êtres semblables », eux!), c'est du morbide.

***

On nous parle plus loin d'un « certain mépris » dont les lesbiennes feraient l'objet. Et l'on se demande gravement si, de la part des hommes, « cette anxiété cachée, cette peur de frustration, ne recouvre pas un certain égoïsme »? Il a fallu vraiment se lever de bon matin pour avoir une idée aussi géniale... et neuve!

Mais on admet, pour vous, nos amies, une « disposition innée ». Et l'on s'incline devant cette attitude naturelle. Vous voyez qu'on vous traite avec ménagement. Nous en sommes heureux pour vous.

Le dossier, puisque dossier il y a, a du moins le mérite de citer *Le puits de solitude*, de Mr. Radclyff Hall (paru en 1928 en Angleterre. *Arcadie* en a souvent parlé, dès son n° 2, page 33) et *Diana* (paru aux U.S.A. en 1939), et aussi de rappeler que le « complexe d'Electre » (de Freud) a perdu de sa valeur au profit de la bisexualité, reconnue de nos jours.

Suit la confession d'une vraie « lesbienne », mais rapidement, on en vient à l'interminable accusation des parents, comme dans le dossier de *Candide*.

On nous parle de quelques boîtes... Rien de très malsain : on y boit du Coca-Cola.

Une autre confession, plus banale encore...

La fille tient tête à ses parents. Discussion entre eux : Le père est idiot. La mère comprend, comme dans *Les œufs*

de l'autruche. La fille persiste. Elle veut « vivre un grand amour » avec une femme, bien entendu. Finalement, au sexe près, c'est du *France-Dimanche*...

Et l'enquête conclut :

« Fascinée par l'amour ! »

« C'est sans doute l'un des drames de notre époque... », etc..., etc...

Faut-il ignorer l'histoire pour écrire des balançoires pareilles !

Au total, vous le voyez, mes amies, *Adam* n'est pas méchant...

JOSEPH BREITBACH

RAPPORT SUR BRUNO

« Contre tous les tabous... »

PRIX COMBAT 1965

N.R.F. — 336 p. — 17 F

MICHELE PERREIN

LE PETIT JULES

« Une connaissance extraordinaire de l'homophile »

Ed. Julliard — 12 F

NOTES DE LECTURES

par HUBERT PAULIN.

Il y a des pays dont le nom seul fait vagabonder l'esprit, mais la réalité se trouve être bien différente et décevante... Et décevante la réalité ne l'est pas toujours à cause de la nature, mais quelquefois à cause de l'homme, celui-ci étant souvent empressé à se créer des conditions de vie hostiles ou des religions « mortifiantes »... Ah, comme l'harmonie grecque est chose rare sur la terre... Ainsi, après avoir lu le volume consacré à l'Australie dans la collection « Atlas des voyages » des Editions Rencontre, j'avais d'assez mauvaises dispositions envers ce continent de l'hémisphère sud. Dans ce pays au peuplement neuf règne un puritanisme de mauvaise aloi, et le dimanche règne un ennui plus grand qu'ailleurs, plus grand qu'en Angleterre, c'est le jour du Seigneur et le Seigneur est triste sans doute. Et gare à celui qui aurait le front de ne pas s'ennuyer ce jour-là, ce serait déjà avoir de mauvaises mœurs... J'en étais là de mon peu d'attrait pour cette Australie, lorsque quelques jours après ma lecture je me trouvai dans le port d'Anvers, regardant la manœuvre d'un cargo venant de Hambourg et se dirigeant précisément vers l'Australie. L'équipage de ce bateau était très jeune et respirait une santé et une joie de vivre incomparables. Ces garçons étaient beaux et tout en eux était joyeux, depuis leurs yeux, leur sourire sur des dents éblouissantes, jusqu'à leurs gestes en accomplissant la manœuvre, se querellant dans la bonne humeur. Et jusqu'à l'officier, jeune lui aussi, et qui les regardait avec une retenue un peu affectée, mais aussi avec un peu de tendresse me sembla-t-il. Certes, je fus troublé, émerveillé, la jeunesse est un spectacle en soi. De même, troublé aussi, moins que moi bien sûr, le Belge qui m'accompagnait et qui n'est pas, tant s'en faut, de notre Arcadie. Eh bien, à ce moment-là, l'Australie qui allait les accueillir quelques semaines plus tard m'apparaissait comme un Eden, et j'eusse fait avec joie le voyage au pays des dimanches les plus tristes du monde.

Pourquoi ce préambule? Tout simplement pour vous « mettre en condition « et vous amener tout naturellement en Océanie, à proximité de l'Australie. Il s'agit de l'archipel des Nouvelles-Hébrides et de l'île de Mallicolo. Plus précisément encore d'un territoire où règne une tribu de Canaques, celle des Big-Nambas. Ces gens-là ont des coutumes bien différentes des blancs d'Australie et d'ailleurs. Le livre qui nous parle d'eux s'intitule *Le peuple inconnu* et a pour auteur un certain Freddy Drilhon et pour éditeur Amiot-Dumont (1955). Mallicolo est une des dernières îles océaniennes où subsistent encore des sociétés mystérieuses... Les Big et les Small-Nambas l'habitent. La différence entre les deux tribus est la suivante : Le nambas est l'étui pénien fait de franges végétales qui s'attache à une ceinture d'écorce de cocotier. Si l'étui est volumineux, il appartient à un Big-Nambas, dans le cas contraire, il s'agit d'un Small. Mais les Big-Nambas, qui font seuls l'objet du livre, possèdent une institution assez peu commune au monde : l'homosexualité y est obligatoire!... Il faut s'empresser d'ajouter qu'ils sont aussi polygames, ce qui prouve et leur équilibre et leur éclectisme. Je rapporte donc ici toutes les lignes consacrées à ces mœurs « intéressantes ». Les commentaires ne sont pas utiles.

⁂

« Différents voyages dans le Pacifique, écrit l'auteur, m'ont appris que certaines peuplades manifestaient leur hospitalité jusqu'à offrir leurs femmes aux visiteurs. Néanmoins, rien ne m'incitait à penser qu'une telle proposition fût formulée ici, chez les Big-Nambas.

« Kali m'a confié hier soir qu'il avait demandé à Wonienne Malik de servir d'épouse à Gilles, mais que celle-ci avait refusé, de peur, semble-t-il, de mécontenter les esprits.

« S'il n'a pas jugé opportun de me faire une offre semblable, c'est qu'il n'ignore plus que le Blanc marié « a généralement la manière » de n'avoir qu'une femme à la fois. »

⁂

« ... la prostitution est inconnue à Amok. Il n'est pas de femme qui commercialise ses charmes de façon régulière ou même intermittente. Par contre le lesbianisme n'est pas rare, certaines femmes et jeunes filles étant connues pour

s'y livrer ouvertement, avec passion. Il répondrait au besoin d'assouvir l'instinct. »

***

« Les enfants habitent la case de la mère; les filles y attendent l'âge d'être mariées; les garçons celui de la circoncision, après laquelle ils sont admis à participer à la vie des grands mamels. Toutefois, les garçons étant appelés très jeunes aux pratiques homosexuelles, élevées ici à la hauteur d'une institution, ils couchent fréquemment avec leur grand-père paternel, leur « boubou », ou avec l'homme qui en tient lieu en vertu des lois classiques. »

***

« Quelques années avant la circoncision, son grand-père paternel vient le trouver (le garçon) et lui tient à peu près ce langage :

— Tu es maintenant un beau garçon, tu es grand, tu es fort. Mais tu n'as pas fini de devenir un homme! Pour faciliter ta croissance, t'émanciper, vient dormir avec moi.

« Le ton n'admet aucune réplique. Le gosse ne saurait d'ailleurs protester tant cette conduite entre le grand-père et le petit-fils est absolument rituelle, inimaginable autrement.

« Pour compléter ce que je disais concernant l'hospitalité chez les peuplades océaniennes, je dois ajouter que si Kali n'osa pas me proposer une de ses femmes pour me tenir compagnie, il pensa qu'il me ferait plaisir en me catalogant d'office dans la catégorie des grands-pères.

« L'autre soir, en effet, je vis arriver son fils Léran. Il me tint une sorte de discours auquel je ne compris rien. Mais comme, tout en parlant, il se permit de faire divers gestes pour le moins équivoques, je vis assez rapidement où il voulait en venir. Léran s'étonna fort de mon refus. »

***

« Le jeune homosexuel accepte donc de partager son temps entre la case paternelle et celle de son grand-père, qu'il appelle dès lors « boubou ». Au même titre qu'une femme il travaille pour le vieillard, débroussaillant les champs, nourrissant les cochons, rendant de multiples services, en même temps que d'autres concubins, car un « bou-

bou » est généralement plusieurs fois grand-père. J'en connais un dont le désir pour ses petits-fils est tel qu'il en délaisse ses épouses! Ses droits sont absolus et si d'aventure un garçon avait des relations avec un autre homme, l'affaire risquerait de se terminer par des coups, voire un meurtre. A moins que cette affaire ait fait l'objet d'un accord préalable, ce qui n'est pas interdit. Dans ce cas, le cessionnaire ne manquerait pas de renvoyer l'enfant chargé de cadeaux (ignames, bracelets) destinés au pourvoyeur et maître.

« Certaines conditions bien définies président à ce commerce. Ainsi le « boubou » « acheteur », quel qu'il soit, s'assure qu'aucune relation généalogique n'existe entre lui et son concubin, car si le grand-père jouit d'un droit sacré, tout autre parent se rendrait coupable d'inceste, passible d'une lourde peine d'amende, et même de mort en cas de récidive. Quant à la pratique elle-même, elle diffère tout à fait des usages adoptés par certaines tribus... européennes!

« Pendant les trente jours qui suivent l'opération de la circoncision, le « boubou » se sépare de son concubin. La vie « conjugale » ne reprendra qu'aussitôt après la cicatrisation de la blessure et se poursuivra jusqu'au moment où l'adolescent, parvenant au stade adulte, peut enfin acheter sa ceinture d'écorce. »

*
**

L'auteur nous dit encore que c'est au sortir des épreuves de la circoncision et de l'initiation que le garçon reçoit le nambas des mains de son parrain. Devenu homme, portant sa ceinture d'écorce, il pourra se choisir un « ami ». Freddy Drilhon dit également que les « missions », nombreuses aux Nouvelles-Hébrides, arrivent auprès des canaques à des résultats assez saugrenus. D'abord, au bord de la mer, là où les indigènes sont en contact permanent avec les missionnaires, l'opération numéro un de ces derniers est, naturellement, de faire opérer le remplacement du nambas par le short! Et la religion de l'homme blanc se traduit chez le canaque christianisé par le besoin, par exemple, de réciter le bénédicité vingt fois par jour, c'est-à-dire à chaque fois qu'il mange un fruit... Et que dire de la peur de l'enfer qui les hante, qui les trouble, car ce qui les rend justifiables des flammes éternelles, ce sont précisément les traditions et les mœurs qui ont été de tout temps les leurs... C'est

pourquoi Freddy Drilhon, au moment de quitter ses amis les Big-Nambas (il ne venait pas chez eux pour remplacer leur religion par une autre), leur donne ce conseil : « Nous souhaitons que vous puissiez toujours rester ici à Amok, libres, heureux. Ne cédez pas aux promesses qui vous seront faites, n'abandonnez pas vos cases, vos terres, vos lieux sacrés, ne cherchez pas à ressembler à l'homme blanc qui n'a rien à vous apprendre... »

*
* *

Le territoire sur lequel je voudrais vous entraîner maintenant ne se trouve pas dans les mers australes, puisque c'est par le métro que je vous convie à vous y rendre. Pour ceux qui ne prennent qu'exceptionnellement ce moyen de transport, il peut arriver que celui-ci réserve quelques surprises et permette de faire d'étonnantes rencontres. Que de visages sur lesquels il y a tant à lire, selon l'expression de Marcel Jouhandeau... Pour ceux qui prennent le métro régulièrement par obligation, je veux croire que la plupart du temps il est sans génie, sans poésie ni mystère, et les visages souvent « illisibles ». Ce jour-là, je prenais le métro pour aller sur les quais, j'allais donner un coup d'œil aux boîtes des bouquinistes.

Une femme monta dans le wagon où je me trouvais. Jeune encore, non pas jolie, mais belle, très belle, au regard impérieux, très maquillée, très soigneusement maquillée. Cette femme, brune, élégante, avait néanmoins sur le visage un « je ne sais quoi » d'un peu masculin. Elle était suivie d'une jeune fille portant deux nattes blondes, et cette jeune personne, aux yeux candides, était bien l'antithèse, ou le complément, de l'aînée. Ces deux femmes, debout dans l'affluence de 18 h 30, avaient entre elles une certaine intimité fort joyeuse. Je les regardai avec intérêt et, ayant eu alors un léger sourire involontaire de connivence ou de compréhension, tout en me regardant à leur tour elles s'embrassèrent, se taquinèrent, au milieu de cette foule morne, avec un goût prononcé de provocation me sembla-t-il. Je dois dire que le public alentour ne remarqua rien et je fus sans doute le seul à voir ce manège pourtant peu discret. Je descendis à la station « Saint-Michel ». Ces deux visages heureux me poursuivirent encore alors que je cherchais à découvrir parmi ces boîtes aux identiques bouquins, aux identiques gravures, quelque chose de singulier. Eh bien,

si dans cette boîte qu'est le métro je venais de voir des visages sortant de l'ordinaire, je découvris dans la boîte d'un bouquiniste un ouvrage sortant lui aussi de l'ordinaire... Oh, un obscur bouquin, mais qui venait parachever joliment ma rencontre du métro.

Si l'auteur était inconnu pour moi, la préface était signée de Marcel Boll. J'en parcouru quelques pages, il y avait des idées, beaucoup d'idées, et non pas conventionnelles. Ce livre est *Notre royaume est de ce monde,* de Claude Bussard, Editions Liberté (1935). L'auteur, mort prématurément à trente ans, fait le point de ses conceptions de la vie, dans un esprit neuf, rationaliste, rejetant toute routine scolastique. Un chapitre entier de ce livre est consacré à « l'amour moderne », et ce sont quelques lignes extraites de ce chapitre que je rapporte ici. Ces lignes n'apprendront rien sans doute aux lecteurs d'*Arcadie,* mais elles viendront, si cela est nécessaire, les confirmer dans leurs certitudes d'aujourd'hui, il faut se rappeler que ce livre a été publié en 1935. Il est toutefois nécessaire de dire que l'auteur ne parle pas expressément de l'homosexualité, mais on comprendra en le lisant sa largeur de vue et sa compréhension de toutes les formes que peut prendre l'Amour. Au passage également il démystifie courageusement cette institution qu'est le mariage. Mais laissons-lui la parole, en disant seulement auparavant qu'en peu de mots tout est dit, l'essentiel exprimé et, d'une façon très efficace, on a l'impression que ses phrases résument des livres entiers sur les questions qu'elles traitent. Que les lecteurs jugent.

*
**

« L'Amour est d'abord un besoin et un plaisir personnel impossible à proscrire ou à endiguer, car la physiologie enseigne qu'il s'agit là, à la base, d'un phénomène de désintoxication purement physicochimique, contre lequel les imprécations des moralistes restent sans effet. »

*
**

« L'Amour a pris une telle importance dans l'espèce humaine, en dehors de son but naturel, qui est l'enfant, qu'il porte sa fin en lui-même et qu'on est obligé de le considérer comme un phénomène autonome, et non plus comme le prélude de la reproduction. »

« Du point de vue social, le mariage n'a qu'une raison d'être : apporter l'appui d'une consécration officielle à un couple de procréateurs. En dehors de l'enfant, le mariage n'a aucun sens. »

***

« Les travaux contemporains de physiologie, aussi bien que de psychologie, concordent et permettent d'affirmer, bien que le sujet soit délicat, et que certains cas pathologiques, à peine extra-normaux, sortent de la règle, que tout individu adulte normal a besoin d'Amour et qu'il lui est nécessaire de s'assurer, pour cela, le concours d'un partenaire de l'autre sexe, en bon état de santé et qui trouvera les mêmes satisfactions dans leur commun exercice. Voilà la règle naturelle, telle qu'elle s'impose avec évidence; malheureusement, cette règle heurte de front tout l'ensemble des mœurs actuelles. »

***

« Chacun sait que, lorsque la loi s'oppose au fait, il en résulte de grandes injustices et de grands dommages sociaux. Or, depuis deux mille ans, la chrétienté jette l'anathème sur la fonction de reproduction, la plus importante pour l'espèce. »

***

« La réprobation de la conscience sociale, tout imbue encore des préjugés médiévaux, pèse lourdement sur le plus grand nombre. Ces gens obéissent, d'ailleurs, tout de même, à la grande loi de l'espèce, mais ils sont plus ou moins tourmentés par la notion du péché qu'ils commettent. La morale étant en contradiction flagrande avec une nécessité, tant physique que psychologique, cède en fait le pas à cette nécessité; elle ne sert plus alors qu'à accabler le coupable du poids de remords imaginaires. »

***

« La vie sexuelle a une immense importance physiologique et entraîne des répercussions psychologiques considérables, mais elle ne possède aucune valeur morale intrinsèque. Lorsqu'un couple isolé fait l'amour et qu'il n'en résulte ni enfant, ni contamination, ni drame passionnel,

l'acte n'entraîne aucune conséquence sociale, donc aucune conséquence morale. La Société n'a pas à intervenir, sous peine de léser la liberté individuelle des partenaires. Plus, elle doit respecter leur amour et le protéger, si besoin est, contre l'ingérence des tiers.

« Les anciens faisaient l'amour, comme ils mangeaient ou comme ils respiraient, sans que la notion gratuite du péché, attachée à tout plaisir par le christianisme, vînt introduire des complications morales dans un acte aussi simple.

« Si un moraliste, suivi par la conscience contemporaine, venait me dire : « manger est un crime », je mangerais cependant, et l'observation des faits naturels me prouverait que j'aurais raison, mais je n'en serais pas moins malheureux, car ma conscience individuelle, soumise à la conscience collective, me reprocherait mon inévitable obéissance à la nature. La rébellion des faits contre une morale créée de toutes pièces, voilà tout le drame de l'Amour pendant deux mille ans. »

***

« Pour conclure, la technique sociologique semble bien démontrer la réalité des règles suivantes :

— Tout ce que vous faites dans l'ombre, faites-le au grand jour ou ne le faites pas.

— Tout ce que vous faites impulsivement, faites-le rationnellement.

« Vous vous en trouverez bien, et la Société en ira mieux. Au surplus, si le domaine de l'Amour reste quelque peu celui de la fantaisie, et qu'un aimable désordre y règne souvent, n'oubliez pas que cela se chante en des termes excellemment choisis : « L'Amour est enfant de Bohème, et n'a jamais connu de lois... » Ramenez seulement les grandes manifestations amoureuses à leur valeur sexuelle. Ne dramatisez jamais ce qui peut être résolu en termes simples. N'intellectualisez pas l'Amour, qui possède assez de richesse dans sa robustesse naturelle, et souvenez-vous du mot de Rémy de Gourmont : « L'Amour est profondément animal, c'est sa beauté. »

***

Ajouter un seul mot serait bavardage inutile.

HUBERT PAULIN.

INTERNATIONAL JOURNAL OF GREEK LOVE

D'Amérique nous parvient le premier numéro d'une nouvelle revue trimestrielle de langue anglaise, intitulée *International Journal of Greek Love* (1).

Ce titre nous indique la coloration particulière de la publication : il s'agit de la « défense et illustration » de l'amour « grec », c'est-à-dire pédérastique. Le sujet est scabreux pour nous — les lois françaises étant ce qu'elles sont — mais nous tenons à signaler l'excellente tenue culturelle de cette revue, qui semble devoir s'apparenter beaucoup plus — toutes propositions gardées — à *Homophile Studies* qu'à *One* ou à *Mattachine Review*.

Tous les articles du premier numéro sont des études érudites. Le directeur de la publication, M. J.Z. Eglinton — auteur d'un livre récent sur l'amour grec, précisément — tente, après bien d'autres, de percer le secret du mystérieux « W. H. » à qui sont dédiés les Sonnets de Shakespeare — le « maître-maîtresse » de la passion du grand poète. Son explication (il s'agirait d'un jeune acteur nommé Willie Hostler) ne vaut, sans doute, ni plus ni moins que les dizaines d'autres que les érudits ont « découvertes » depuis trois cents ans.

Les lecteurs d'*Arcadie* ne trouveront pas sans surprise, dans cet *International Journal of Greek Love*, un article sur le poète-imprimeur pédéraste anglais Ralph-Nicholas Chubb, lequel, sous la signature d'un Mr. Oliver Drummond, n'est autre que le texte publié dans le numéro 111 d'*Arcadie* (mars 1963) sous la signature de Mr. Timothy d'Arch Smith. (Sans doute Mr. Drummond et Mr. d'Arch Smith ne sont-ils qu'une seule et même personne, mais le procédé est des plus discourtois, qui consiste à publier, dans une revue, un texte déjà publié dans une autre, et cela sans même avertir la rédaction de celle-ci et sans que le nom de la

(1) Oliver Layton Press, P.O. Box 295, Cooper Station, New-York, N.Y. 10003. Abonnement annuel : $ 6.

première soit cité dans la seconde. Nous tenons à attirer l'attention de Mr. d'Arch Smith, ou Drummond, sur cette grave incorrection.)

Autres articles : une étude du Dr Van Emde Boas, d'Amsterdam, sur le double déguisement dans les comédies de Shakespeare et ses conséquences psychologiques (il s'agit des garçons qui jouaient les rôles de jeunes filles, et qui, à ce titre, étaient parfois amenés à se « travestir » en jeunes hommes, d'où l'expression de « double déguisement ») ; un excellent et précis relevé des témoignages concernant l'homosexualité dans l'Egypte ancienne, par Mr. Terence J. Dearkin, d'Oxford; une traduction d'un article allemand sur l'homosexualité en Albanie, en 1908, dans le *Jahrbuch für sexuelle Zwischenstufen*, de Magnus Hirschfeld (pourquoi avoir été chercher ce texte oublié et sans aucun intérêt actuel?) ; et une intelligente étude de Mrs. Marion Zimmer Bradley, de San-Francisco, sur « les équivalents féminins de l'amour grec dans la littérature moderne ».

Pour finir, trois critiques de livres relatifs à l'amour grec; et sur ces trois critiques, notons que deux concernant des ouvrages français : *L'amour en Grèce*, de Robert Flacelière (*Arcadie*, n° 84, déc. 60) et *Eros Kalos*, de Jean Marcadé. C'est là un sommaire, dans l'ensemble, excellent, et qui laisse espérer que cette nouvelle revue accomplira d'excellent travail. Souhaitons-lui donc fraternellement longue vie et prospérité, puisqu'aussi bien *Arcadie* est placée, elle aussi, grâce à Roger Peyrefitte, sous le signe de la Grèce antique, notre patrie commune.

M. D.

NOUVELLES HISTOIRES CURIEUSES

de MAURICE GARÇON.

A Maurice Garçon, écrivain de race et maître du Barreau, nous devons des essais sur l'éloquence judiciaire, des séries de plaidoyers réels ou chimériques, des livres révélateurs sur Molière, Huysmans, le Douanier Rousseau et une suite d'ouvrages où le Diable et ses suppôts arrivent jusqu'à nous, du fond de l'Histoire, dans une odeur de soufre. Et toujours on prend un vif intérêt à ce qu'exhume pour nous cet infatigable chercheur.

Ses **Nouvelles Histoires Curieuses** (1) vont des sorciers du pays de Labourd au duel, en passant par l'envoûtement, le commerce du bois d'ébène et d'autres affaires; elles nous offrent une ample matière à philosopher sur la relativité des choses et sur la précarité des procès et des coutumes judiciaires d'autrefois. Mais c'est le premier chapitre qui nous retiendra ici, celui qui nous conte les tribulations hermaphrodites.

La mythologie ne les ignore pas : les Dieux unirent, en un seul corps, Hermaphrodite, le bel éphèbe — fils de Mercure et de Vénus — et la nymphe Salmacis. A tant de poésie va succéder une réalité sévère, les sociétés primitives les jugent comme des monstres de sinistre présage et les mettent à mort. L'ère chrétienne connut des controverses qui se poursuivent pendant plusieurs siècles : des théologiens soutinrent que le premier homme avait été créé hermaphrodite puisque le verset 27 de la Genèse nous enseigne qu'Eve était née d'une côte d'Adam, c'est-à-dire engendrée par lui-même.

Ces anomalies causaient bien des soucis aux autorités; les incertitudes pour déterminer le sexe amenèrent des conflits juridiques et religieux, objets de débats passionnés et parfois dramatiques.

Quelques cas typiques nous sont racontés. Celui d'un jeune garçon au service du Monastère Sainte-Geneviève, à Paris, révélant, au moment où il allait être fouetté devant la Communauté pour un vol dont il était d'ailleurs innocent, qu'il s'était aperçu qu'il était une fille; après avis des experts, il prit l'habit de femme, se maria et eût de nombreux enfants. Ceux d'un jeune prêtre reconnu enceinte, atten-

(1) Maurice Garçon : *Nouvelles Histoires Curieuses*, Paris (Fayard), 1964. 218 pages. Prix : 15 F.

dant son accouchement dans la prison de la Cour ecclésiastique de Paris avant de recevoir la punition méritée par sa faute; d'une prieure de Chartres, condamnée à la prison à vie pour avoir scandaleusement abusé du sexe d'homme et du sexe de femme; de Marguerite Malaure, tracassée de toutes manières, obligée de s'habiller en homme — le sexe dominant étant masculin — regardée comme un monstre et mise hors d'état de gagner sa vie; de Grandjean dont le procès fit grand bruit au XVIIIe siècle, celui des « lumières ».

Mais l'affaire la plus invraisembable et la plus scabreuse, qui se situe en Normandie au début du siècle précédent, est celle de Marie le Marin et de Jeanne Lefébure : au terme d'un interminable procès et de multiples expertises contradictoires, ce n'est que de justesse que la victime de l'anomalie échappa à un horrible châtiment.

Aujourd'hui, sauf les cas de rectification d'état civil et des actions en nullité de mariage, les hermaphrodites ne relèvent plus que de la pathologie. Parmi eux, certains y trouvent l'occasion d'une publicité de mauvais aloi, mais ceci est une autre histoire.

O Tempora, o mores. Nous serions poussés à nous indigner sur de tels agissements légalisés, sinon à plaindre avec dédain l'obscurantisme de ces époques barbares. Nous aurions tort. Réservons plutôt notre ire et notre jugement pour notre propre temps : il n'est au regard de l'homosexualité ni moins injuste ni moins meurtrier.

Si, dans certains pays, elle ne relève plus des tribunaux, il n'en reste pas moins que de solides tabous continuent à maintenir ses ressortissants sur le banc d'infamie et à causer mort d'hommes, au propre et au figuré.

Alors, au regard du passé, restons modestes jusqu'au jour où nous aurons éliminé tout ce qui passera, aux yeux des générations qui viendront pour d'intolérables barbaries.

ROBERT AMAR.

RELIURES
1964-1965

(*dos en cuir - couleur verte*)

12 F l'une (port compris)

LE BAPHOMET

de PIERRE KLOSSOWSKI (1).

Il n'est pas aisé de parler de cette œuvre bizarrement intitulée roman. Si roman il y a, roman difficile, obscur, étrange et fort propre à déconcerter un lecteur, même prévenu.

Le Baphomet (ce terme viendrait d'une altération du mot Mahomet) était une idole qui jouait un rôle dans les cérémonies initiatiques de l'ordre du Temple.

En la décrivant comme un masque d'or reproduisant les traits d'un adolescent, l'auteur donne à tout le récit une coloration bien particulière.

C'est un changement profond dans les thèmes chers jusqu'à ce jour à Klossowski, thèmes centrés autour d'une femme, sinon de la Femme et, par là-même, peu faits pour captiver les Arcadiens.

Il en va tout autrement avec **Le Baphomet**; nous voici assez loin des trois principaux romans de l'auteur : la **Révocation de l'Edit de Nantes, Roberte, ce soir** ou le **Souffleur**. Les tendances Gaolo-masochistes sont toujours présentes, cela va de soi et même jusqu'à l'importunité, mais l'éclairage est différent.

Au cours d'un assez bref prologue se trouve tracé le décor et situé quelques-uns des personnages. Le Temple vit ses derniers jours; au sein d'une commanderie de province est châtiée la faute d'un jeune page, Ogier de Beauseant (sic), quelque peu convaincu d'insoumission, de sodomie et autres peccadilles.

Au terme d'une bien insolite cérémonie, Ogier, après avoir reçu « l'hommage » très particulier de plusieurs chevaliers, est tout bonnement pendu par les auxiliaires sarrasins des Templiers au plus secret d'un oratoire sûr dans la tour de Méditation.

S'ouvre ensuite la partie principale du roman, l'évocation d'un univers non point de pures esprits mais de « souffles ». Nous y retrouvons un certain nombre des acteurs imaginaires du prologue mêlés à des personnages beaucoup plus historiques comme le grand Maître Jacques de Molay ou même Philippe le Bel.

Ce monde est, faut-il s'en étonner, assez tourbillonnant et, pour être en principe immatériel, pas du tout étranger à la sensualité sous ses multiples formes. Faut-il parler de superpornographie, comme d'aucun n'ont pas hésité à le faire?

Peut-être pas, mais reconnaissons qu'en maints endroits ces avatares multiples ne peuvent que laisser pantois.

Ce n'est pas pour rien qu'Ogier, tantôt page imprudent, tantôt habité par d'inquiétants esprits, déclare être le Prince des Modifications de Baphomet.

---

(1) *Mercure de France*. Prix : 13,90 F.

Autour de lui, en une ronde assez infernale, que de métamorphoses, de mutations, de changements de sexe et d'apparences.

Roman insolite, d'une écriture volontairement baroque, non dépourvu de réelles beautés mais parfois bien lassant.

Plus d'un critique — on ne l'ignore pas — a réservé à Klossowski une place très exceptionnelle dans la littérature de ce temps, mais nous nous refuserons à les suivre dans leurs considérations philosophiques assez abstruses (2).

Bornons-nous à attirer l'attention des Arcadiens lettrés sur le curieux point de tangence d'un écrit émanant d'un des esprits parmi les plus recherchés à nos constantes préoccupations.

Ne leur dissimulons pas que cette œuvre, à tant d'égards singulière, exigera beaucoup de ceux qui l'exploreront, mais peut-être le commerce des « Souffles » est-il à ce prix?

SINCLAIR.

LILITH

film de ROBERT ROSSEN.

Qui est Lilith?

La première femme d'Adam, suivant une tradition talmudique; elle le quitta et se refusa à revenir avec lui.

C'est une sorte de démon femelle qui erre de par le monde avec le pouvoir, étant stérile, de nuire aux très jeunes enfants.

Elle est traditionnellement représentée sous les traits d'une femme nue dont le corps finit en queue de serpent et figure en bonne place au nombre des sept démons de la Cabbale hébraïque. Jean Seberg est une incarnation plus gracieuse de Lilith, mais non moins dangereux. Elle est réduite à l'état assez lamentable de schizophrène confiée à une maison où de riches malades mentaux sont en traitement.

Ce n'est ni la première, ni la dernière fois que le cinéma fait une incursion dans ce domaine. On a pu voir assez récemment David et Lisa et antérieurement la fosse aux serpents ou la tête contre les murs. Ici la lumière est projetée sur la sexualité d'une femme jeune et belle, sexualité omnidévorante, évoluant de l'inceste au lesbianisme sans omettre la séduction de très jeunes enfants.

Maintes scènes — comme celles des petits vendeurs de pastèques à la fête locale — sont d'une grande hardiesse.

L'évocation des amours saphiques ne l'est guère moins. L'infirmier Bruce (Warren Beatty) surprend Seberg et une autre fille au

---

(2) Cf. notamment Gillez Delencz : *Pierre Klossowski et les corps-langages.* Critique, mars 1965.

moment où elles se rajustent dans une grange écartée de Poplar Lodge, le domaine où elles sont soignées.

A l'étonnement marqué par son amant et gardien, Seberg réplique fort abruptement : « Si ton Dieu est vénéré par d'autres fidèles, cesses-tu de l'adorer? »

Constatons que notre censure est infiniment moins ombrageuse pour les films d'outre-atlantique. Quel accueil eût-elle fait au projet d'un réalisateur français entreprenant de montrer comment une femme pleine d'attraits s'emploie à provoquer un émoi érotique chez des enfants de moins de dix ans? Le film est admirablement mis en image par Eugen Schuftan qui est un grand opérateur; les trois protagonistes : Seberg, Beatty et le jeune Peter Fonda sont excellemment employés. On n'oubliera pas de sitôt Seberg — Lilith, démon femelle au sexe brûlant comme glace, qui calcine le malheureux Warren Beatty — ni cette dernière image où toutes défenses abolies, il vient crier au secours auprès du psychiatre de service.

Puisse le malheureux y trouver le réconfort cherché, mais le film est très prudent en laissant la question en suspens.

Telle qu'elle est cette œuvre, loin d'être parfaite, est suffisamment insolite pour mériter l'attention. Il sera beaucoup pardonné au cinéma pour nous avoir donné de loin en loin — et presque clandestinement — de tels sujets d'intérêt.

Cela nous consolera du règne des milliards, de Cléopâtre à Goldfinger sans oublier l'épuisant Evangile selon saint Mathieu (ou saint Marx)?

SINCLAIR.

BAR — RESTAURANT

« ROBERT »

8, rue de la Boucherie

Descente Porte-Fausse

VIEUX NICE

Téléphone : 80-00-80

GAY ATHÈNES

Agence de voyage et de tourisme

27, rue Sp. Mercouri, ATHENES (Grèce)
(Téléphone : 719-320)

Emission de billets : air, mer, rail
Réservation d'hôtels — Organisation
d'excursions — TOUS PAYS

ACCUEIL ET PRIX PARTICULIER AUX ARCADIENS

SYMPATHIQUE ACCUEIL CHEZ

BARLAY

CHEMISIER-TAILLEUR

167, boulevard du Montparnasse, Paris (VIe)
DAN. 91-66

(ouvert tous les jours de 9 h à 20 h)
(le lundi soir jusqu'à 22 h)

Une remise est consentie aux Arcadiens

LE RELAIS DE L'ETOILE

HOTEL **

Bon accueil dans un cadre sympathique

8, rue du Bouquet-de-Longchamp, PARIS (XVIe)
Téléphone : 727-08-75
(près de l'Etoile et du Trocadéro)

— on parle anglais, allemand, espagnol —

A 50 mètres de BOBINO

RESTAURANT

« CHEZ MARIA »

Spécialités bretonnes

Arcadiens, faites-vous connaître,
un meilleur accueil vous sera réservé

Réservez vos tables les samedi et dimanche

16, rue du Maine, PARIS (XIVe)
Tél. DAN. 11-61 — FERMETURE LE MARDI

CANNES

HOTEL P.L.M. **

Entièrement rénové

3, rue Hoche

Tél. : 39-20-19

Arcadiens, un accueil agréable vous est réservé

LA LICORNE

« Jeannot »

RESTAURANT

24, rue Davy, Paris-17e
Téléphone : 627-55-91

FERMÉ LE JEUDI

Réservez votre table